JEAURAT (Etienne), peintre, né à Paris en 1690, mort à Versailles en 1789. Eleve de Nicolas Wleughels, il suivit son maître en Italie en 1724, débuta, à son retour en France, par des tableaux médiocres, et fut néanmoins agrégé à l'Académie en 1733. Ayant abandonné la peinture historique, il se livra entièrement à la peinture de genre, et, après quelques tâtonnements, y obtint un succès complet. A partir de 1738, Jeaurat exposa successivement : la *Couturière*, l'*Accouchée*, la *Relevée*, le *Transport des filles de joie à l'hôpital*, etc., toiles vives, spirituelles, un peu lestes, mais d'une forme pittoresque et distinguée, d'un arrangement très-heureux, d'une couleur agréable. Ces tableaux firent sensation. L'artiste excellait dans les scènes familières. Le *Déménagement du peintre*, la *Noce villageoise*, les *Beaux Savoyards*, l'*Eplucheuse de salade* (1753) sont des morceaux charmants; mais il perdait ses qualités dès qu'il abordait des sujets plus sérieux, tels que *Imphis et Chloé* (1741); *Achille allant venger Patrocle* (1753), etc. « Jeaurat fut le plus original des artistes qui ont suivi la manière et le genre de Chardin, » dit M. Charles Blanc. Tous les honneurs académiques lui furent décernés : il fut professeur en 1737, recteur en 1765, chancelier en 1781, et il était doyen de sa compagnie lorsqu'il mourut. Il exposait encore au Salon de 1769, à l'âge de soixante-dix-ans, un *Pressoir de Bourgogne*, une *Veillée de paysanne*.

Jeaurat donna, en 1770, sur la réfraction et la dispersion relatives à diverses sortes de verres, un mémoire pour aider les constructeurs dans le choix à faire pour obtenir l'achromatisme.

Jolande étant devenu pensionnaire en 1772, Jeaurat lui succeda dans la redaction de la *Connaissance des temps*, et la garda jusqu'en 1784, époque à laquelle il devint à son tour pensionnaire.

Il ne fit pas partie de l'Institut lors de sa première formation en 1795, parce qu'il avait été pensionné pour la troisième fois, mais il y entra l'année suivante, à la mort de Pingré.

JEBB (Samuel), médecin et philologue anglais, né à Nottingham vers 1700, mort en 1772. Il fut pendant quelque temps bibliothécaire de Jérémie Collier, un des chefs de la secte des non-jurens, dont il fit partie, puis s'occupa des sciences physiques et devint médecin à Strafford. On a de lui, entre autres ouvrages : *De vita et rebus gestis Mariæ Scotorum reginæ* (1725, in-8°), et plusieurs éditions d'ouvrages, notamment celles de l'*Opus magnum* de Bacon (1733, in-fol.); du traité *De Græcis illustribus linguæ græcæ literariumque humaniarum instauratoribus* (Londres, 1742), etc.

JEBB (Jean), théologien anglais, né à Londres en 1736, mort en 1786. Destitué, comme pasteur, pour des opinions socinienes manifestées dans les leçons de théologie qu'il donnait à Cambridge, il se livra à l'étude de la médecine, prit le titre de docteur et alla s'établir à Londres; là, il s'occupa non-seulement de littérature et de médecine, mais de politique. Journaliste dévoué aux principes démocratiques, il ne cessa de réclamer des parlements le suffrage universel, se montra sympathique aux insurgés américains et se distingua comme orateur dans les clubs de Londres. On a de lui : *Excerpta quædam e Newtonii principiis philosophiæ naturalis, cum notis variorum* (1765, in-4°). Ses œuvres complètes furent réunies en 1787 (3 vol. in-8°). On y trouve une *Harmonie des Evangiles*, qui a quelque valeur, un *Traité sur la paraphrase* et divers traités sur les matières politiques.

JÉBIS ou **JÉBISU**, dieu japonais, particulièrement adoré par les pêcheurs et les négociants. Il fut exilé dans une île pour avoir offensé son frère, Tenn-Sio-Day-Sin. On le représente tenant d'une main un poisson, de l'autre une ligne, debout sur un rocher au bord de la mer.

JÉBUSÉENS, peuple qui habitait la terre de Chanaan (Palestine), avant l'arrivée des Hébreux. Leur territoire, à l'O. de la mer Morte et au N. de celui des Héthéens, fut plus tard occupé par les tribus hébraïques de Siméon, Juda et Benjamin. Leur capitale était *Jébus*, appelée ensuite *Salem*, puis *Jérusalem*. Les Jébusséens ne furent complétement soumis qu'au temps de David, qui s'empara de la forteresse de Sion.

JECHA, déesse adorée par les Thuringiens. On pense qu'elle présidait à la chasse, et tirait son nom du mot *jagen*, chasser. Borlase, dans son zèle chrétien, détruisit ses images en 714, et nous n'avons aucune donnée sur elles.

JÉCHIEL, rabbin français, mort en 1268. Il tint à Paris avec son grand oncle Jacob une école dont les cours furent extrêmement suivis, se rendit en Syrie, en 1257, et termina sa vie à Khaifa. En 1240, Jéchiel avait vu brûler, en présence du roi, de la cour et du clergé, une controverse publique avec un juif converti au christianisme. Le relation en hébreu de cette controverse, d'où Jéchiel sortit victorieux, se trouve manuscrite à la Bibliothèque nationale. Wagenseil a publié cette relation *en latin*, sous le titre de : *Tela ignea Satanæ* (1681, 2 vol. in-4°). Jéchiel avait composé, en outre, divers ouvrages sur le Talmud.

JECK ou **JEK** s. m. (jèk). Erpét. Serpent aquatique du Brésil, qui est, dit-on, si vigueux que tout ce qu'il touche se colle à sa peau. C'est très-probablement un animal fabuleux.

— **Encycl.** Ce serpent, qui vit dans les eaux du Bresil, est aussi appelé *visqueux*; il doit ce dernier nom à la matiere gluante qui suinte de sa peau; on dit que les animaux qui le touchent se collent à lui et que la morte qu'ils ne peuvent plus s'en arracher; c'est ainsi qu'il les prend aisément et en fait sa proie. D'après Ruyseh, le jeck sort quelquefois de l'eau pour se mettre sur le rivage, ou il s'entortille; si quelqu'un alors porte les mains sur lui, elles s'y attachent, et la victime, a qui la frayeur ôte toute présence d'esprit, reste immobilement; aussitôt le serpent, s'étendant de toute sa longueur, retourne dans la mer, emportant avec lui sa prise, dont il se repait. Il est à peine besoin de dire que tout cela est aussi fabuleux que l'histoire du serpent de mer.

JECKEL (François-Joseph), jurisconsulte allemand, mort en 1816. Il appartint pendant plusieurs années à l'administration judiciaire de la Galicie, et s'adonna à l'étude des anciens documents relatifs à la littérature, à l'histoire et à la législation de la Pologne. On a de lui : *Dissertationes juridicæ*, recueil de traités sur différentes questions du droit civil polonais (Vienne, 1801); *Transformations politique et dernière constitution de la Pologne* (Vienne, 1803-1809, 6 parties); la *Noblesse chez les anciens* (Tubingue, 1810); *Routes et ponts de la Galicie* (Vienne, 1809). A part le premier, tous ces ouvrages sont écrits en allemand. Jeckel avait, en outre, fourni une *Histoire de la littérature polonaise* à la grande *Histoire des beaux-arts et des sciences depuis leur renaissance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle* (Goettingue, 1766 et années suiv., 40 vol. in-8°).

JECKER ou **JOECKER** (J.-B.), banquier suisse, fameux par le rôle qu'il a joué pendant la guerre contre le Mexique, fusillé à Paris le 26 mai 1871. Il se livrait depuis plusieurs années à des opérations industrielles au Mexique, mais il s'était fait concéder des mines à Catorce, à Tasco, etc., lorsque, au mois de février 1859, le président Miramon, champion du parti clérical, passa avec lui un traité, en vertu duquel tous les bons de la dette intérieure, émis sous son administration et sous celle de Zuolaga, seraient remplacés par d'autres titres émis par Jecker et s'élevant à la somme de 75,000,000 de francs. Cet arrangement avait pour objet de procurer, au grand détriment du Mexique, quelque argent à Miramon aux abois et des bénéfices énormes et illicites au banquier Jecker. C'est ainsi que, pour toucher 750,000 piastres (environ 3,800,000 francs), Miramon n'hésita point à donner au banquier suisse 14 millions en bons du trésor. Mais, sur ces entrefaites, Miramon fut remplacé au pouvoir par le républicain Juarez (1861). Celui-ci, qui avait à la fois à lutter contre la guerre civile suscitée par les cléricaux et contre des embarras financiers extrêmes, refusa de reconnaître le scandaleux traité passé par son prédécesseur. Jecker se rendit alors à Paris, s'aboucha avec de Morny, et, ainsi que cela résulte des papiers trouvés aux Tuileries (1870), celui-ci s'engagea, moyennant 30 pour 100 dans les bénéfices de l'affaire, à obtenir le maintien du traité et à en faire exiger la stricte exécution par le gouvernement impérial. Bien plus, afin que ce gouvernement eût l'air de prendre en main la défense de nos nationaux, le duc de Morny fit donner au banquier des lettres de naturalisation par Napoléon III. Le ministre de France au Mexique fut alors chargé de mettre Juarez en demeure de remplir les engagements pris par Miramon. Juarez ayant refusé et s'étant vu, en outre, par suite de la pénurie des finances, dans la nécessité de suspendre pour deux ans le payement des intérêts aux porteurs des Français, à des Anglais et à des Espagnols résidant au Mexique, le gouvernement impérial s'adressa aux cabinets de Londres et de Madrid et les pressa à envoyer en commun un corps expéditionnaire au Mexique pour soutenir les droits de nos nationaux. Lorsque le corps expéditionnaire eut débarqué sur la côte mexicaine, les ministres plénipotentiaires de l'Angleterre et de l'Espagne virent avec stupéfaction que le cabinet des Tuileries exigeait dans sa totalité, et dans le délai le plus immédiat exécution » du traité passé par Jecker avec Miramon. Sachant à quoi s'en tenir sur cette prétention, ils refusèrent d'en recommander l'exécution, prirent, par la convention de Soledad, des arrangements avec Juarez (19 février 1862), et retournèrent en Europe. Mais Napoléon III mita pas cette sage conduite, et, pour faire bénéficier le duc de Morny de quelques millions honteusement acquis, il n'hésita point à lancer la France dans une guerre longue et coûteuse, qui devait avoir les plus funestes résultats. Mais, pendant le cours de cette guerre, Morny mourut (1865). Dès lors, l'affaire Jecker fut abandonnée par le gouvernement impérial, trop occupé des embarras que lui causait sa fatale entreprise, pour s'inquiéter des affaires du banquier. Vainement celui-ci réclama 10 millions qu'on devait lui remettre; bien plus, par suite d'une saisie-arrêt, il ne put pas même toucher 500,000 francs déposes par lui à la Caisse des dépôts et consignations. Il survint alors à M. Conti, chef du cabinet de Napoléon, une lettre, datée du 8 décembre et trouvée aux Tuileries après la révolution du 4 septembre 1870, lettre dans laquelle il rappelait ce qui s'était passé entre de Morny et lui et déclarait que, si le gouvernement ne faisait pas exécuter les engagements pris, il livrerait à la publicité les pieces compromettantes qu'il avait entre les mains. Quelle réponse fit-on à cette lettre? On l'ignore. Jecker était à peu près retombé dans l'oubli, lorsque, pendant la Commune de Paris, il se présenta, en avril 1871, à la préfecture de police pour obtenir un passe-port. Arrêté et envoyé à Mazas, il fut fusillé, le 26 mai suivant, en même temps que plusieurs otages.

JÉCORAIRE adj. (jé-ko-ré-re — du lat. *jecur*, *jecoris*, foie). Anat. Qui appartient au foie, qui a rapport au foie. » *Veine jécoraire*, Veine de la main droite qu'on supposait autrefois en rapport avec le foie.

JÉCORAL, ALE adj. (jé-ko-ral, a-le — du lat. *jecur*, foie). Méd. Se dit du remède qui prétend lorsqu'on percute la région du foie : *Son* JÉCORAL.

JECTIGATION s. f. (jè-ktì-ga-si-on). Pathol. Tressaillement dans le pouls; agitation, anxiété du malade.

JECTISSE adj. f. (jè-ktì-se — rad. *jeter*, qui a été dit *jecter*). Se dit des terres qui ont été remuées ou rapportées : *Il ne faut pas bâtir sur ce fonds, ce sont des terres* JECTISSES. (Acad.)

— Constr. *Pierres jectisses*, Celles qui peuvent se poser à la main.

JÉGUIBA s. m. (jé-ku-i-ba). Bot. Arbre du Bresil, à bois rougeâtre.

JEDAHIAH HAPPENINI BEDRASCHI ou **JEDAAIA'H BEN ABRAHAM HAPPENINI**, surnommé **Haabedaaci**, rabbin espagnol, né à Barcelone en 1250, mort en 1298. Très-savant, profondément versé dans la connaissance de la loi mosaïque, il était en même temps un poète distingué et possédait une telle éloquence qu'il a été surnommé le **Cicéron des hébreux**. Jedahiah fit de nombreux disciples. Parmi ses ouvrages, également remarquables par l'érudition, par la solidité du jugement, par un style plein, dit Philippe d'Aquin, de saillies et de pensées chaudes, hardies et bien dirigées, » nous citerons : *Bechinath Olam* (*Appréciation du monde*), son œuvre capitale, qui a pour objet le mépris de la vanité du monde, l'immatérialité de l'âme, etc. Publié pour la première fois à Mantoue en 1476, ce traité a eu un grand nombre d'éditions et a été traduit en plusieurs langues, notamment en français par Philippe d'Aquin (Paris, 1629, in-8°) et par Michel Berr (Metz, 1804, in-8°). Mentionnons encore de Jedahiah un poème intitulé : *Baquesha* (*Oraison*), publié à la suite des éditions hébraïques de l'ouvrage précité; *Lashan Zahav* (*langue d'or*), commentaire des psaumes (Venise, 1593); des prieres acrostiches, etc.

JEDBURGH, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Roxburg, à 72 kilom. S.-E. d'Edimbourg, sur la Jed, 6,000 hab. Fabrication de draps couvertures, tapis, flanelles; fonte de caractères d'imprimerie. Jedburgh fut souvent pillée et incendiée par les Anglais. On y visite avec le plus grand intérêt les ruines d'une abbaye détruite lors de la Réforme, après avoir brillé d'un vif éclat pendant plusieurs siecles. « L'abbaye de Jedburgh, dit M. A. Esquiros, est considérée comme le plus parfait et le plus curieux monument de l'architecture saxonne et gothique en Ecosse. Les parties qui en restent encore debout sont la nef, presque tout le chœur, l'aile méridionale, la tour du centre, le transsept du N., qui a longtemps servi de lieu de sépulture à la famille de Lothian. Le fragment le plus intéressant est la porte normande qui conduit dans les cloîtres. » Le château de Jedburgh, ancienne résidence des rois ecossais, n'existe plus; on a bâti sur son emplacement une prison, du haut de laquelle on découvre une belle vue.

JEDDAH, ville d'Arabie. V. DJEDDAH.

JEDDO ou **JÉDO**, capitale du Japon. V. YEDO.

Je dîne chez ma mère, comédie en un acte, en prose, par MM. Decourcelle et Lambert Thiboust; représentée sur le théâtre du Gymnase, le 31 décembre 1852. Sophie Arnould est dans son salon, assez peu ses plus brillants alors, car c'est le 1er janvier, et, depuis le matin, Dieu sait combien de visites elle a reçues. Mais la journée tire à sa fin, l'heure du dîner approche. Cependant arrive un des nombreux soupirants de la diva Sophie. « Vous voilà, me dit-elle, sans aucun doute, pour me mettre à table. — Impossible; *je dîne chez ma mère*. » Sophie accepte l'excuse et n'insiste pas. Mais voici venir un ancien amant, de Sophie bien sûr, et de façon à partager son dîner. « *Je dîne chez ma mère*, » répond le visiteur. Cette fois, l'actrice ne trouve pas d'excuse, elle insiste, mais n'obtient rien. C'est égal! il ne sera pas dit qu'elle dînera seule, car on annonce le prince sur qui elle règne par droit de conquête. « Assyez-vous, mon prince, » lui dit-elle en lui montrant la table servie. Le prince se trouble, il s'excuse... « *Je dîne chez ma mère*, lui dit-il. — Allons donc! c'est une plaisanterie, une mystification ! » Mais le prince lui explique que le 1er janvier est le seul jour de l'année où il lui soit donné de sentir sur son front les levres de sa vieille mere. Pour tout l'or du monde, il ne voudrait renoncer à la nation qui voulait la défendre; mais l'événement a montré combien cette espérance était chimérique. Le 3 octobre 1789, il retourna aux Etats-Unis, où Washington le nomma secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères. Tout en soutenant au dehors les intérêts du gouvernement, il posa à l'intérieur les fondements de l'opposition démocratique, dont sa future présidence devait être le triomphe. Au commencement de 1793, la guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, le secrétaire d'Etat contribua puissamment au maintien d'une sage neutralité et repoussa les suggestions de Genet, agent diplomatique de la Convention, qui le poussait à contracter la politique de Washington. Le 31 décembre, il se démit de son poste de secrétaire d'Etat, après avoir envoyé au congrès un rapport en faveur d'un système de représailles contre l'Angleterre, par voie de reglements commerciaux, puis se retira dans sa propriété de Monticello, où il s'occupa d'agronomie et de travaux scientifiques et littéraires. Mais il ne tarda pas à revenir à la politique et aux intérêts du parti républicain. La présidence de Washington touchait à sa fin. John Adams fut élu à sa place, l'emportant de trois voix sur son concurrent Jefferson, auquel la vice-présidence échut en partage (4 septembre 1796). La lutte électorale une fois terminée, il y eut entre John Adams et lui un essai de rapprochement. Le nouveau président se flattait d'employer Jefferson à aplanir les difficultés extérieures et à tenir en échec la fraction du parti fédéraliste qui obéissait au colonel Hamilton, adversaire déclaré du vice-président. Ce dernier attendait en vain de servir de John Adams pour entretenir la division parmi les anciens amis de Washington et pour empêcher une guerre avec la France. Mais aux premiers pas qu'ils firent l'un vers l'autre, ils virent se heurter contre des barrières infranchissables, et se trouverent bientôt, en dépit d'eux-mêmes, plus séparés qu'auparavant. Une tentative de rapprochement. Appelé, comme vice-président de la république, à présider le sénat, Jefferson se sentit de ces fonctions pour accroître les forces de son parti. L'époque pour une nouvelle élection présidentielle étant arrivée, Jefferson fut de nouveau porté candidat par les républicains, en concurrence avec le colonel Burr, candidat des fédéralistes, et l'emporta de sept voix sur ce dernier, qui fut nommé vice-président (17 février 1801). Le discours d'inauguration adressé par le nouveau président au sénat (4 mars 1801), chef-d'œuvre d'éloquence et de style, contenait l'exposition d'un gouvernement idéal du peuple américain et les plus sages conseils pour assurer la conciliation des partis.

Jefferson commença par supprimer les cérémonies instituées par Washington, telles que levers, réceptions présidentielles, etc., qui rappelaient le régime monarchique, mit activement en pratique la partie de son programme ayant trait aux économies intérieures, simplifia la comptabilité du Trésor, réduisit la dette publique, maintint la paix par tous les moyens compatibles avec la dignité du pays, et se garda bien de demander des mesures de répression contre la presse, bien qu'il fût odieusement attaqué par les journaux du parti fédéraliste, et que ces attaques lui fussent extrêmement pénibles. En 1802, il fit admettre l'Ohio dans la confédération, et acheta, en 1803, de la France, la Louisiane pour 80 millions. La sagesse de son administration, la prospérité des finances, l'extension du commerce, le rendirent si populaire qu'il fut réélu président de la république en 1805 à une immense majorité (162 voix contre 14, données à C.-C. Pinkney). La conspiration de Burr, qui, bien qu'acquitté, fut moralement flétri aux yeux de ses amis politiques, délivra Jefferson d'un adversaire dangereux. Vers cette époque (1807), les relations étrangères soulevèrent une importante difficulté. La Grande-Bretagne, alors en guerre avec la France, s'arrogeait le droit de rechercher et de saisir ses déserteurs à bord des navires marchands américains, droit vexatoire, qu'elle ne pouvait exercer sans porter atteinte à la liberté individuelle des citoyens. Jefferson se trouva seul contre tous. Il eut à lutter contre les chefs du mouvement américain, qui avaient prévu ce résultat, convoquèrent à Philadelphie un congrès général, et finirent par triompher. Ce mot spirituel donna du premier coup bonne opinion du nouveau ministre. En effet, si la diplomatie a pour objet d'étendre et d'assurer les rapports pacifiques entre les nations, sur la base d'une parfaite loyauté et de l'utilité commune, jamais ambassadeur n'a mieux que Jefferson accompli cette noble mission. Au-bourgs, circonscriptions communales et comtés du même nom.

JEFFERSON - CITY, ville des Etats-Unis d'Amérique, capitale de l'Etat de Missouri, sur la rive droite du Missouri et près de son confluent avec l'Osage, à 1,000 kilom. O. de Washington; 4,700 hab. Cette ville est assise sur un plateau dominant la rivière et la magnifique forêt qui s'étend sur la rive opposée du Missouri. Les édifices les plus remarquables sont : la chambre des représentants, le palais du gouverneur et un beau pénitencier.

JEFFERSON (Thomas), président de la république des Etat-Unis d'Amérique, né à Shadwall (Virginie) le 2 avril 1743, mort le 4 juillet 1826. Il appartenait à une famille d'origine galloise, qui, depuis trois générations, habitait l'Amérique. Thomas était l'aîné de sept enfants et perdit à treize ans son père. A dix-sept ans, il fut envoyé à Williamsburg pour compléter son instruction classique; puis, en 1763, il abandonna l'étude du droit, des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la philosophie, des arts et des lettres, et se fit recevoir avocat à la cour générale. Peu de temps après, en 1764, il devint adversaire dangereux. Vers cette époque (1807), les relations étrangères soulevèrent une importante difficulté. La Grande-Bretagne, alors en guerre avec la France, s'arrogeait le droit de rechercher et de saisir ses déserteurs à bord des navires marchands américains, droit vexatoire, qu'elle ne pouvait exercer sans porter atteinte à la liberté individuelle des citoyens. Jefferson se trouva seul contre tous. Il eut à lutter contre les chefs du mouvement américain, qui avaient prévu ce résultat, convoquèrent à Philadelphie un congrès général, et finirent par triompher. Ce mot spirituel donna du premier coup bonne opinion du nouveau ministre. En effet, si la diplomatie a pour objet d'étendre et d'assurer les rapports pacifiques entre les nations, sur la base d'une parfaite loyauté et de l'utilité commune, jamais ambassadeur n'a mieux que Jefferson accompli cette noble mission. Au-

200 esclaves, 24 chevaux de trait, 10 mulets, 45 vaches, 76 bœufs, 98 moutons et 312 cochons, le tout représentant une valeur d'environ 1 million de francs. Il se livra, en outre, à ses chères études littéraires et philosophiques, et sa maison devint bientôt le rendez-vous d'un grand nombre d'amis et d'étrangers de distinction. Il concourut de la manière la plus active, et de ses propres deniers, à l'établissement de l'université de Charlottesville, en Virginie, dont il fut nommé recteur honoraire (1825). C'est également à lui qu'on doit la fondation de l'école militaire de Westpoint. Vers la fin de sa vie, le dérangement de ses affaires l'obligea à mettre son domaine en loterie, dans l'espoir d'en obtenir un prix plus élevé; mais il eut le bonheur de mourir avant d'être obligé de quitter son cher Monticello. Il fut atteint, au printemps de 1826, d'une dyssenterie, et fit son testament. Le 3 juillet il exprime le désir de saluer l'aurore du cinquantième anniversaire de la déclaration d'indépendance. Son vœu fut exaucé; il mourut le lendemain vers midi. Peu d'instants après, à l'autre extrémité des Etats-Unis, son ancien adversaire politique, devenu son ami, John Adams, expirait à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et murmurait ces paroles : « Jefferson vit encore! » On trouva dans les papiers de Jefferson l'inscription qu'il avait préparée pour son tombeau. Elle était ainsi conçue :

CI-GIT
THOMAS JEFFERSON
AUTEUR
DE LA DÉCLARATION DE L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE,
DU STATUT
DE LA VIRGINIE POUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE,
ET PÈRE DE L'UNIVERSITÉ DE VIRGINIE.

Un des plus beaux titres de gloire de ce républicain sagace, de ce grand homme de bien, est d'avoir, le premier, introduit aux Etats-Unis, dans la Virginie, le grand principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. « Imbu des doctrines des philosophes français, dit M. Chargueraud, ami intime et correspondant de plusieurs d'entre eux, il comprenait les libertés civiles, politiques et économiques comme les entendaient Turgot, Condorcet et leurs élèves. Dans ses opinions et dans sa conduite publique ou privée, on remarque une constance, une harmonie assez rares, même chez les hommes de la même époque et de la même race. Jamais encore, il pensait ce que, dans sa vieillesse, il écrivait à son ami John Adams : « Le résultat de » vos études de cinquante années sur la religion consiste à ne présumer en quatre mots » Sois juste et bon! comme tous les logographes des prêtres peuvent se résumer en quatre autres : *Ubi panis, ibi Deus*. Ce sur » quoi nous nous accordons tous est probable- » ment vrai; ce sur quoi il n'y a pas deux hommes pleinement d'accord est probablement faux. » Dans une lettre qu'il écrivait de Paris à M. Hawkins, le 4 août 1787, il juge ainsi en ces termes la monarchie : « Ce qui » m'étonne par-dessus tout, c'est que certaines gens puissent regarder un gouvernement royal comme un remede à cet état de choses. Ils feraient mieux qu'ont cette pensée à lire la fable des *Grenouilles qui demandent un roi*. Si cela ne suffit pas, envoyez-les en » Europe examiner de près l'entourage obligé » de la monarchie; ils en est impossible qu'ils ne s'en retournent pas guéris de cette fantaisie. Si l'on pouvait mettre dans un plateau » tous les inconvénients qui peuvent résulter » pour nous de la forme républicaine, à compter de ce jour jusqu'à celui du jugement » dernier, et dans un autre tout ce que le gouvernement monarchique occasionne de maux » à ce pays-ci pendant une seule semaine, et » à l'Angleterre pendant un mois, ce dernier » l'emporterait de beaucoup. Il est pas une » once de ros qui ait fourni un homme de sens » commun sur vingt générations. »

« En religion, dit M. Cucheval-Clarigny, Jefferson était théophanthrope; aussi fut-il l'avocat de la tolérance absolue, à une époque où les plus libéraux des Américains limitaient encore la tolérance aux sectes chrétiennes et pensaient que la croyance à la divinité de Jésus-Christ était le moins qu'on pût exiger d'un citoyen. En politique, il était partisan de la liberté illimitée, de l'égalité absolue et du gouvernement direct du peuple par le peuple. L'existence d'un gouvernement central a ses yeux, ne fut qu'un mal dont il avait fini par se résigner à subir la nécessité : il fallait donc tenir en suspicion perpétuelle ce fleau des libertés publiques, lui retirer tout ce qu'il n'était pas indispensable de lui accorder, et faire intervenir directement l'action populaire chaque fois qu'on n'était pas arrêté par une impossibilité matérielle. »

C'est Jefferson qui a prononcé cette phrase si connue : « Tout homme a deux patries, la sienne et la France. » Outre une vaste et intéressante correspondance, des discours, des rapports célèbres, on lui doit : *Notes sur l'Etat de Virginie* (1782, in-8°), traduit en français par l'abbé Morellet (1786, in-8°); *Manuel du droit parlementaire* (Washington, 1802), traduit en français par Pichon (Paris, 1815, in-8°); *Vues sommaires sur les droits de l'Amérique anglaise* (1774, in-8°). Il faut ajouter à ces ouvrages : *Mémoires de Jefferson*, publiés par Randolphe Jefferson (1829, 4 vol. in-8°); *Mélanges politiques et philosophiques extraits des mémoires et de la correspondance de Thomas Jefferson, précédés d'un Essai sur les principes de l'école américaine, etc.*, par L.-P. Conseil (1833, 2 vol. in-8°).

Jefferson (MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DE) [Boston, 1829, 4 vol. in-8°]. Jefferson expose avec simplicité les événements au milieu desquels il joua un si grand rôle, sans paraître s'occuper de la place qu'il remplira dans l'histoire. Après avoir sommairement raconté ses débuts politiques, parlé de la déclaration de l'indépendance, des réformes qu'il fit accepter dans l'Etat de Virginie, il passe à sa mission en Europe.

Les événements qui servent de prélude à la Révolution française lui inspirent des réflexions et des jugements dont la valeur ne saurait être contestée. Voici ce qu'il écrivait de la France au moment où il retournait aux Etats-Unis : « Je ne puis, dit-il, quitter ce grand et bon pays sans exprimer ma conviction de la supériorité du caractère de ses habitants sur celui des autres nations de la terre. Je n'ai jamais connu de peuple qui eût plus de bienveillance, et fût plus capable de chaleur et de dévouement dans ses amitiés intimes. La bonté et les égards des Français pour les étrangers sont sans pareils, et l'hospitalité de Paris surpasse ce que j'avais imaginé possible dans une si grande ville. La supériorité des Français dans les sciences, la disposition communicative de leurs savants, la politesse, la facilité et la vivacité de leur conversation donnent à leur société un charme qu'on ne peut trouver ailleurs. En comparant ce pays avec les autres, nous avons la même preuve de sa supériorité, qui fut donnée à Thémistocle après la bataille de Salamine. Chaque général vota que lui-même méritait la première récompense de valeur, et Thémistocle la seconde. Demandez à tout étranger : « En quel lieu de la terre préférerez-vous de vivre? — Dans mon pays, répondra-t-il, là où sont nes parents, mes amis, les premieres affections et les plus doux souvenirs de ma vie. — Et quel serait votre second choix? — La France. »

Les *Mémoires* de Jefferson s'arrêtent prématurément. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas continué cet ouvrage jusqu'à l'époque où il se démit pour la seconde fois du gouvernement des Etats-Unis, mais ses lettres remplissent en quelque sorte le vide. Les premieres ramenent le lecteur aux événements dont les *Mémoires* ont déjà parlé, c'est-à-dire à la guerre avec l'Angleterre. Elles sont souvent adressées à Washington, à Franklin, à Adams et à Gates; elles portent toutes l'empreinte du dévouement sincere de Jefferson à la cause de la liberté, et attestent l'admiration politique du peuple par une presse à bon marché sont depuis longtemps mis en pratique par les Anglo-Américains : « La base de notre gouvernement étant l'opinion publique, rien de plus important que d'éclairer cette opinion. Si j'avais à choisir entre deux cas extrêmes, un gouvernement sans journaux, ou des journaux sans gouvernement, c'est ce dernier que je préférerais. » Il désapprouve les violences de Bonaparte envers les républiques. « J'avais placé dans cette île, dans sa tête, non dans son cœur, et j'espérais qu'il verrait l'immense différence qu'il y a entre la gloire d'un Washington et celle d'un Cromwell; mais il n'en fut pas ainsi. Voilà, dit-on, où mène la république! Non, dites plutôt : Voilà où mènent les grandes armées toujours sous les drapeaux, et l'esprit de conquête. »

La *Correspondance* de Jefferson, qui fait suite à ses *Mémoires*, est considérée comme un chef-d'œuvre de science politique par les Américains. Depuis cette publication, le caractère de cet homme d'Etat a été longuement étudié, sur un nombre immense de pièces.

« Le parti démocratique, non de la démocratie turbulente ou grossière de l'antiquité ou du moyen âge, mais de la grande démocratie moderne, dit M. Cornelis de Witt, n'a pas eu de représentant plus fidèle et plus éminent que Jefferson. Ami chaud de la liberté, de la liberté, de la science; combattant dans leur vertu comme dans leur droit; profondément touché des injustices que la nature des hommes a subies, des souffrances qu'elle endure, et incessamment préoccupé, avec un désintéressement admirable, de les réparer ou d'en empêcher le retour; ennemi de la force, pour en comprimer une nécessité suspecte, presque comme un mal contre un mal, et s'appliquant, non-seulement à le contenir, mais à l'abaisser. Cœur ouvert, bienveillant, indulgent, quoique prompt à se prévenir et à s'irriter contre les adversaires de son parti; esprit hardi, vif, ingénieux, plus pénétrant que prévoyant, mais trop sensé pour pousser les choses à l'extrême, et capable de retrouver, contre le mal et le péril pressant, une prudence, une fermeté qui, venues plus tôt et d'une façon plus générale, l'auraient peut-être prévenu. » V. Jefferson, *Etude historique sur la démocratie américaine*, par Cornelis de Witt.

JEFFERSONIE s. f. (jè-fer-so-nî — de *Jefferson*, homme d'Etat américain). Bot. Genre de plantes, de la famille des berbéridées, comprenant plusieurs espèces qui habitent l'Amérique du Nord.